Communication de Mademoiselle Paulette Choné et de Monsieur Gerhard Heinzmann

ꕥ ◆ ꕥ

Séance du 27 mai 2022

ꕥ ◆ ꕥ

Louis Vax : le fantastique et la logique

Louis Vax : « La plupart des écrits d'égohistoire me font sourire ;
ça ne vaut pas le coup, et peut-être est-ce même fâcheux.
Paulette Choné : Mais alors, qu'est-ce qui vaut la peine ?
Louis Vax : L'humour, l'humour à propos de toutes petites choses. »
Conversation, 10 juin 2010.

Louis Vax (1924-2020), professeur de philosophie à l'Université de Nancy II de 1969 jusqu'à sa retraite en 1992, était solitaire moins par misanthropie que par indépendance d'esprit. Il ne faisait pas partie de notre Académie ; il cultivait un provincialisme ouvert au monde, qu'il observait à partir de son poste avancé au Centre universitaire de Luxembourg où il enseignait également pendant 20 ans la philosophie. Vax était un érudit dont la compétence trouvait une reconnaissance internationale dans deux domaines à première vue antagonistes : dans l'interprétation de la littérature fantastique et dans l'introduction dans le paysage français de l'empirisme logique ; d'où, évidemment, le titre de notre exposé. Or pour Vax, les deux domaines ne sont que deux manifestations extrêmes, également légitimes, de l'âme humaine par rapport à l'approche de la profondeur : la littérature (ou la philosophie poétique) la *donne*, la philosophie scientifique *l'explique*[1].

Nous avons tous les deux fréquenté Louis Vax, Paulette Choné en tant que son élève et Gerhard Heinzmann en tant que son successeur. Son sourire malicieux, sa sévérité mêlée d'une bienveillance vertueuse tout en conservant une causticité sublime – ou un sarcasme, une dérision ? – restent inoubliables.

Louis Vax pendant un cours de logique, 1967.
Dessin à la plume, encre noire sur papier quadrillé.
Anonyme. Coll. Paulette Choné.

L'itinéraire biographique ; l'empirisme logique

[Gerhard Heinzmann]

Pour mieux cerner la personnalité intellectuelle de Louis Vax, non dépourvue d'ambiguïté, il nous a semblé utile de rappeler d'abord quelques éléments biographiques. Né le 18 février 1924 à Metz, il est orphelin de mère à la naissance[2]. Sur son enfance et sa jeunesse, nous ne disposons pas de documents ni de récits oraux. On sait seulement qu'il a été l'élève des Frères des Écoles Chrétiennes à Hachy en Belgique[3], où les Frères s'étaient installés à la suite de la loi du 7 juillet 1904 qui interdisait aux congrégations d'enseigner. Dès 1938, l'École fut de nouveau transférée à Metz et devint le Pensionnat Saint-Joseph de Metz-Queuleu.

En revanche, Louis Vax a laissé un témoignage du début de la guerre qu'il a vécu à Goin où il vivait avec son père qui était charron, et sa belle-mère Lucie[4] : Je cite ci-après sa description de l'expulsion de la Moselle à l'âge de 16 ans : Le 10 mai 1940 « la déflagration d'une bombe me tire de mon lit […] la guerre a commencé « pour de bon ». […] « Les Français » partis, il ne reste plus aux

« Lorrains » qu'à attendre les « Allemands ». […] L'arrivée des troupes allemandes est presque un soulagement. […] Et le Führer se montre bon prince : Il libère les prisonniers de guerre alsaciens-lorrains. Là-dessus, Monsieur le curé fait un beau sermon : Dieu, qui a puni la France à cause de sa législation laïque, a manifestement épargné l'Alsace-Lorraine, qui l'a rejetée. […] A l'approche de l'automne, la menace se précise ; puisque nous ne nous comportons pas en véritables Allemands, on nous place devant un dilemme : ou accepter d'être transplantés en Pologne […] ou partir démunis pour la France non occupée. […] Nous finissons par apprendre que le départ des habitants de Goin est fixé au 14 novembre. […] Le 13 au soir, tout est prêt. On hâte, on lave la vaisselle, on balaie la cuisine, on range les chaises le long des murs : on laisse une maison en ordre. On en franchit le seuil, on en remet la clé à un Allemand […], on se dirige vers les autocars. Rien ne rappelle la fuite des populations épouvantées [..] ici tout est calme et méthodique. […] Où allons-nous ? A la gare de Metz accueil correct et froid […] Sur le quai de la gare de Nancy, sous le regard de sentinelles allemandes, une foule nous accueille au cri de « Vive la France ! ». Abattus, mornes, fatigués, nous ne répondons pas. Qu'on nous pardonne.

Nous venons de quitter un monde irréel, la Lorraine nazifiée, pour un autre qui ne l'est pas moins : la France de Vichy. Foin du Français de la tradition. […] Traversée du Massif Central, arrivée à Limoges. Un camion à gazogène nous mène jusqu'à Saint-Sornin-la Marche [une commune de la Haute-Vienne]. Tout comme nous, la population souffre de la guerre et en attendant la fin, mais en songeant, eux à leurs prisonniers, nous à notre village [5].

En 1941, Louis Vax entrait comme élève à l'École normale d'instituteurs du Bas-Rhin repliée à Solignac, ouverte aux Alsaciens-Mosellans évacués, expulsés ou évadés. L'école de Solignac, qu'il fréquentait sans baccalauréat était située à environ 70 km au sud de Saint-Sornin-la-Marche. Louis soulignait que « les Alsaciens et les Lorrains (ainsi que les Gitans) étaient dispensés du travail obligatoire en Allemagne grâce à … Pierre Laval » et il ajoutait : « (autant de choses à ne pas dire) » . Selon un témoignage oral, sa présence à l'École normale s'est en réalité interrompue avec l'invasion de la zone libre par l'armée allemande en novembre 1942 : avec trois camarades, Louis a alors rejoint le maquis de Corrèze. Le soir de leur départ, les quatre jeunes hommes sont allés voir le directeur de l'École normale et l'ont convaincu de faire disparaître leurs noms des registres pour que la police vichyste ne se lance pas à leur recherche[7].

Le 9 avril 1944, Louis Vax entra dans la 233ème Compagnie F.T.P., la même unité qui, ayant deux jours auparavant participé à l'attaque de Tulle, avait provoqué l'assassinat de quatre-vingt-dix-neuf habitants par la SS de la Division « Das Reich »[8]. « Fin août, se souvient Vax, la compagnie renonce à la vie de

maquis pour prendre son cantonnement à la caserne Marbot à Tulle. […] Tulle nous accueille avec de maigres applaudissements. […] La foule salue les salves des pelotons d'exécution. […] Nous appartenons au 126ème R.I. Je m'engage pour la durée de la guerre, et fais l'apprentissage du métier des armes. Non pas l'école du combat : […] le pas cadencé (balancer les *oreilles* dans le sens de la marche), le demi-tour droite, l'art de discerner les grades en comparant la couleur des boutons et celles des galons, la technique de la présentation des armes en trois temps »[9]. La « vie paisible » à la caserne ennuie Louis et il est bientôt volontaire pour un bataillon lorrain de marche qui rejoint la Moselle. Il revoit son village où il a passé son enfance : « dans la maison à demi-éventrée par les obus américains, les portraits de famille pendent toujours aux murs »[10]. Il est affecté au 8ème bataillon de chasseurs à pied (B.C.P.), le Bataillon de Sidi-Brahim, qui servait dorénavant comme unité auxiliaire au XXème corps d'armée américain. Jusqu'à la fin décembre 1945, il occupe alors un poste au bureau de la compagnie. Afin que les Américains ne confondent pas cette unité avec le 1er régiment de Paris, composé de « voyous et de hors-la-loi » les membres du 8ème B.C.P. ont reçu des Américains un 'laisser passer', document que Vax a transmis au Général Petit[11]. Son engagement militaire s'arrête à Trèves[12] et il est alors « affecté, comme réserviste, dans la gendarmerie, en qualité d'élève gendarme »[13]. Il reçoit la croix du combattant volontaire avec barrette : « guerre 1939-1945 ». Plus tard, il racontera que c'est pendant la guerre qu'il s'est tourné vers la philosophie[14].

Fin octobre 1946, il aperçoit pour la première fois le philosophe nancéien Raymond Ruyer lors d'un examen oral[15] et prend dès 1946 une inscription à la Faculté des Lettres à Nancy tout en exerçant la fonction d'instituteur dans diverses localités[16] jusqu'en 1957. Louis considérait Ruyer comme le seul représentant « de la philosophie universitaire française entre Paris et Strasbourg. Toute la philosophie, toute la psychologie, la morale, la logique et l'histoire de la philosophie »[17]. A plusieurs reprises, Louis affirme que Raymond Ruyer était le seul homme de génie qu'il a rencontré dans son existence[18]. Il fut son maître, « c'est à ses entretiens qu'il doit le meilleur de ce qu'il avance »[19], mais il n'a jamais été son disciple[20].

D'abord détaché au C.N.R.S., il est assistant à l'université de Nancy en 1962 et publiera en 1960 son ouvrage « L'art et la littérature fantastiques » qui a vu des traductions en japonais et en espagnol. En 1965, il soutient sous la direction de Pierre-Maxime Schuhl un doctorat d'État de philosophie à la Sorbonne, comme la coutume à l'époque l'exigeait, avec une thèse intitulée « La séduction de l'étrange. Étude sur la littérature fantastique » (P.U.F., 1965) ainsi qu'une thèse complémentaire sur « La critique de la profondeur » (*Annales de l'Est*, 1967). Maître-assistant en 1965, il devient maître de conférences en

1967 et professeur en 1969.

Avec Ruyer et comme lui, qui connaissait bien la littérature allemande et anglaise en philosophie, l'autodidacte Louis Vax, qui maîtrisait mieux la grammaire allemande qu'un Allemand, se formait par la littérature internationale en philosophie. Il se moquait d'ailleurs volontiers à la fois des institutions universitaires de son temps et de la tradition française des concours en philosophie pour lesquels il avait peu de respect. Ni élève de l'E.N.S. ni agrégé, il se sentait philosophe appartenant à la communauté internationale.

Bien que pédagogue admiré pour son humour, il enseignait le plus souvent le dos tourné aux élèves et il ne détestait rien de plus que la profondeur d'un orateur, « dont la voix est tantôt chuchotante comme celle d'un confesseur, tantôt tonitruante comme celle d'un prédicateur. Qui se tient derrière son pupitre, tel Adonaï au sommet du mont Sinaï, dont le visage est tantôt illuminé par un sourire, tantôt dur, tel qu'une puissante expression de violence et de bonté émane de sa personnalité »[21].

L'expérience religieuse « lui était étrangère »[22] et, comme son prédécesseur Ruyer, Louis refusait tout hommage officiel, voire privé. Voici un extrait de sa lettre au directeur de l'U.F.R. écartant toute cérémonie officielle lors de sa retraite en 1992 qui montre un humour-pince-sans-rire, un malaise manifeste et de l'amertume : « n'ayant pas sollicité un seul jour de congé pour raison de santé en trente années d'exercice, je ne me suis pas tué à la tâche. […] D'autre part, n'ayant goût ni pour la politique, ni pour la vie associative, ni pour les œuvres humanitaires, ni pour les voyages, ni pour les activités chères aux vieillards qui croient retrouver leur jeunesse en retombant en enfance, il ne me reste plus qu'à m'adonner à l'étude dans l'attente de la mort. […] Le seul souhait que je formule, c'est celui de demeurer bénévolement au service du département de philosophie aussi longtemps que mes collègues en exprimeront le désir »[23].

Pendant une bonne vingtaine d'année après sa retraite, Louis Vax a publié et participé aux activités des Archives Poincaré et il nous a légué une bonne partie de son immense bibliothèque qui désolait sa femme Suzanne Thouplet, institutrice qui aimait peindre des portraits durant sa retraite. Louis Vax est mort à Nancy le 9 février 2020. Son épouse est décédée peu après lui, le 30 avril 2020, dans la même maison de retraite. Le couple avait un seul enfant, Isabelle, qui souffrait d'un handicap et est décédée en 2014.

Aujourd'hui où la communication, la visibilité et les projets de recherche incités par l'État dominent la vie universitaire, il me semble utile de rappeler qu'un autre modèle est également possible : une recherche par passion et intérêt individuels. Ce qui intéressait Louis est le concept de la profondeur : dans sa thèse complémentaire, un travail conçu depuis le printemps 1952[24],

il voulait « décrire le vertige des profondeurs, l'épaisseur des choses et le mystère du monde ». Le résultat de son travail est l'impossibilité même de cette description : il fallut déchanter » (1967, p. 8). Car « le langage peut nous *donner* la profondeur, comme fait le peintre ou la musique, mais ce langage est poétique. Au moment qu'il nous la donne, il est incapable de l'expliquer »[25]. En revanche, c'est la philosophie analytique et la logique qui sont un moyen adéquat pour l'expliquer. C'est donc l'échec de l'enquête de la profondeur, donc un motif intérieur à la réflexion philosophique, qui conduit Louis Vax à se tourner vers les auteurs comme Tarski, Goodman Quine et d'autres, et ceci dès 1963. La nouvelle profondeur devient celle de la surface, c'est-à-dire de la clarté sans rhétorique, de la simplicité, de l'humilité. C'est pour Vax le propre de la philosophie analytique pour laquelle le recours à l'outil de la logique moderne est essentiel. Il publiera donc aux P.U.F. un lexique logique (1982) ainsi que plusieurs articles en logique mathématique.

Dans les années soixante, la philosophie analytique était quasi ignorée des philosophes français, du moins dans leurs publications. Il ne fut certes ni le premier ni le seul passeur de cette méthode. Il y avait la génération de Louis Couturat (1868-1914), de Louis Rougier (1889-1982), de Jean Nicod (1893-1924),) de Jean Cavaillès (1903-1944), d'Albert Lautman (1908-1944), tous frappés par la malédiction : morts jeunes par accidents, tués par les nazis ou ignorés pour complaisance envers le régime de Vichy. Il fallut attendre vingt ans une autre génération : celle de Vuillemin (1920-2001) à Paris, de Gilles Gaston Granger (1920-2016) à Aix et de Louis Vax (1924-2020) à Nancy.

De par sa fonction institutionnelle, Vuillemin, professeur au Collège de France, n'avait – contrairement à son ami professeur d'université Granger – que peu d'élèves et il n'était dans le jury que d'une seule thèse ; mais sous son influence intellectuelle plusieurs normaliens sont devenus des philosophes analytiques de réputation internationale. Vax n'a jamais fait soutenir une thèse et il ne cherchait pas le milieu universitaire parisien. D'ailleurs, son questionnement est très différent des philosophes et de ses collègues parisiens de tendance analytique.

L'échec, non pas de *montrer*, mais *d'expliquer* les concepts de vérité et de profondeur lui font bannir le langage obscur, grave, mystérieux en faveur d'un langage « abstrait, clair, rigoureux, comme celui de la mathématique »[26]. Il donne l'exemple de la définition de la vérité de Tarski et de la simplicité de Nelson Goodman[27], philosophe de Harvard qui a reçu en 1997 le doctorat honoris causa de notre université et dont notre confrère Roger Pouivet est le spécialiste français.

Vax resta attaché toute sa vie aux deux aspects de la philosophie : la philosophie poétique et la philosophie scientifique. La littérature fantastique et l'empirisme logique sont les extrêmes des deux champs que l'on qualifierait aujourd'hui comme philosophie continentale et philosophie analytique. Il ne se défendait pas le plaisir de pratiquer la philosophie poétique, exclue de la philosophie par les empiristes logiques qui par ce fait même « incitaient à se rapprocher de la poésie »[28]. Il est d'ailleurs remarquable qu'il ait co-publié en 1969, chez Armand Colin, sous le titre *Textes philosophiques allemands*, des articles ou extraits des auteurs comme Kant, Hegel, Husserl, Heine, Goethe Carnap, Thomas Mann, Patzig, Hilbert, Mach, Frege, Wittgenstein, Lessing, Lichtenberg, etc. Cette anthologie est restée quasi inconnue, mais il est évident qu'elle est en totale cohérence avec sa position philosophique.

Les traits essentiels de *l'empirisme logique* tels que Vax les expose d'une manière ferme, concise et brillante dans son ouvrage de 1970[29] tiennent en six points :

1. L'empirisme logique n'est pas une réflexion sur les méthodes, les buts et les limites de la science, et encore moins une synthèse philosophique de données scientifiques : il est une philosophie scientifique par sa rigueur et sa technicité. En s'apparentant par certains côtés à la scolastique et même au thomisme, il satisfait à l'une des définitions reçues de la philosophie (p. 86-87).

2. A notre époque, la philosophie passe pour une activité plutôt « littéraire », proche de l'essai et de la confession lyrique. Face à un exposé technique, le vulgaire recule avec effroi ou se répand en sarcasmes : c'est un effet de l'ignorance (p. 89).

3. Le but de l'empirisme logique s'apparente à celui des cours de cassation, dont le rôle n'est pas de se prononcer sur le fond des affaires, mais de casser les jugements entachés d'un vice de forme. Il est indéniable que cette manière de philosopher soit étroite, qu'elle mette mal à l'aise vis-à-vis des problèmes de valeurs, mais qu'elle est bien armée pour élaborer une théorie de la connaissance (p. 90-91).

4. Privé de l'intuition intellectuelle des cartésiens qui rendait capable de saisir l'essence et la fin des choses, l'empiriste logique se trouve privé du même coup du fondement traditionnel de l'induction. Induire, c'est désormais se livrer à une généralisation toujours hasardeuse ; on choisira un compromis entre efficacité et simplicité (p. 97).

5. La logique est un jeu, dont les règles ne sont pas nécessaires ; il y a plusieurs logiques possibles et la nécessité des conséquences n'est donc que l'effet de l'observance de certaines règles (p. 96).

6. La théologie catholique traditionnelle fonde la croyance à l'immortalité sur une révélation certaine parce que divine. Cette attitude, qui dépasse la confiance en la lumière naturelle, ne la contredit pas. Or la théologie subjectiviste qui tend à se répandre, ayant honte des dogmes qui passent l'expérience et choquent le sens commun, ne peut s'appuyer que sur des raisons véhémentes, mais troubles. Où situer l'empirisme logique par rapport à cet irrationalisme contemporain ? Il récuse les évidences intimes les plus fermes en apparences. Mais combat également le « grand rationalisme ». Le poète décrit mieux l'expérience vécue, qui est irrationnelle et spontanée, que ceux qui prétendent justifier leurs passions par des raisons (p. 102).

Cette dernière remarque résume très bien la position de Louis Vax lui-même pour lequel la philosophie poétique est importante pour l'étude de l'expérience vécue et la philosophie analytique nécessaire pour la théorie de la connaissance. Louis s'aperçoit vite que son projet de définir la profondeur intellectuelle n'est pas possible dans un langage raisonné : elle est moins une chose qu'elle est un acte, « un esprit de recherche » qui « tend à mettre d'accord le monde et l'homme » (1967, p. 199-200). Il faut de la poésie et la rhétorique du fantastique qui ne peuvent avoir le statut d'une philosophie de la connaissance. On doit ajouter qu'aujourd'hui la séparation stricte entre philosophie poétique et analytique est bien mise en doute.

Le professeur de logique et d'esthétique ; le savant « au pays des spectres »

[Paulette Choné]

J'ai suivi les cours de Louis Vax à la Faculté des Lettres de Nancy pendant l'année universitaire 1967-1968. Il était alors maître-assistant et dispensait son enseignement dans le cadre des certificats d'esthétique et de logique. Le cours de logique était d'une efficacité didactique pour ainsi dire surnaturelle. En tout cas, j'ai apprécié sa méthode très progressive, sa manière laconique et prompte un peu semblable à un jeu initiatique qu'il fallait suivre rigoureusement sous peine d'être irrémédiablement largué. Pour la syllogistique, les exemples bravaient la morale. Certes, il fallait supporter sans mot dire, chose impensable aujourd'hui, que la plupart des sujets soient des êtres féminins et tous les prédicats des défauts, si bien que nous avancions à toute allure d'une figure à

l'autre, de « Barbara » à « Fresison », parmi les épouses infidèles, les étudiantes borgnes, les maîtresses poilues... Vax excellait dans ce cours comme si c'eût été une performance, sans trop s'occuper de nous, avec une sorte d'amusement un peu méchant à l'égard de ceux qui ne s'y plaisaient pas. A l'examen, on pouvait avoir jusqu'à 20 si l'on avait adhéré à cette frénésie.

Cette année-là, l'enseignement de l'esthétique était dominé par Bernard Teyssèdre (1930-2021), une personnalité aussi différente que possible de Louis Vax. D'une élégance légèrement dédaigneuse, auréolé de tous les prestiges de l'Ecole normale et de la capitale, il avait soutenu deux thèses après l'agrégation de philosophie, l'une en esthétique avec Etienne Souriau, l'autre en histoire de l'art avec André Chastel, toutes les deux sur le Grand Siècle. Cette période avait retenu son attention après qu'il s'était intéressé à l'art roman et au Quattrocento. Nous ignorions bien sûr que pendant son année de maîtrise, il avait parcouru l'Italie en Vespa pour dessiner des œuvres du Haut Moyen Âge ; nous savions seulement que pendant un trimestre, il enseignait à Montréal et qu'il était chargé de cours rue d'Ulm. Il traduisait et annotait alors les deux ouvrages les plus importants de Panofsky, les *Essais d'iconologie* et *L'Œuvre d'art et ses significations*. Ses traductions parurent respectivement en 1967 et 1969. Le cours que j'ai suivi à Nancy n'était pas autre chose qu'un libre commentaire de ses émerveillements et de ses perplexités de translateur, dans une manière immédiate, complice et passionnée. C'est là que j'ai pour la première fois de ma vie écouté un cours illustré par des diapositives. Bernard Teyssèdre est mort le 29 décembre 2021 à l'âge de 91 ans.

Louis Vax était de six ans seulement son aîné mais nous paraissait d'une autre génération et l'a battu pour la longévité. J'ignore s'ils se fréquentèrent si peu que ce fût. Vax n'était pas si enclin à tolérer le voisinage intellectuel ni le brio, et par exemple il n'accueillit pas de bonne grâce l'historienne et philosophe des sciences Yvette Conry, en 1972. En tout cas, c'est Vax qui dispensa l'autre volet du cours d'esthétique. On pouvait s'attendre à un cours sur le fantastique ; les plus curieux d'entre nous avaient déjà lu sa thèse, *La Séduction de l'étrange. Etude sur la littérature fantastique*[30] ou même s'étaient procuré le mince volume de la collection « Que sais-je ? » – cette encyclopédie en fascicules d'une centaine de pages, très utile et bon marché – intitulé *L'Art et la littérature fantastiques*[31]. En 1967 venait de paraître *Critique de la profondeur*[32], que pour ma part je n'ai découvert que plus tard, avec grand profit ; c'est sans doute son meilleur livre.

Cependant, nous n'eûmes pas cette année-là de cours sur le fantastique, mais un monologue incertain sur le *Laocoon* de Lessing (1766). Je ne m'explique pas ce choix, et certes, je n'aurais pas osé lui demander de le justifier alors qu'il était au soir de sa vie. Peu de textes du XVIIIe siècle sur les beaux-arts sont

aussi difficiles et copieux. Nous y avions accès à travers une précieuse petite traduction abrégée annotée parue dans la petite collection de Pierre Bérès et André Chastel chez Hermann, « Miroirs de l'art ». Cette édition comportait un peu d'iconographie, mais pour me figurer ce qu'était ce groupe sculpté, je me suis souvenue de cet irremplaçable cliché sépia du *Grand Larousse illustré*, sans avoir la curiosité de m'en enquérir dans une bibliothèque. Je me demande encore ce que Vax cherchait dans le *Laocoon* de Lessing, car il ne fit rien pour nous instruire sur le contexte de la genèse de cette œuvre difficile, il ne nous dit pas pourquoi l'auteur ferraillait contre « la manie allégorique », ni rien sur les vifs débats du temps autour de la poésie et de la peinture, et moins encore sur le célèbre ouvrage de sculpture hellénistique où se condense une âpre polémique avec Winckelmann au sujet des pouvoirs de l'une et de l'autre. Et là évidemment, pas la moindre diapositive, ni la moindre allusion à des œuvres d'art. Pendant l'été qui suivit, je vis le *Laocoon* au musée du Vatican.

Il était malaisé même de prendre des notes ou de percevoir un cheminement du cours. L'enjeu, dans la controverse entre Lessing et Winckelmann, est la vénérable question de la prévalence de la poésie ou de la peinture. Cette controverse devient alors un débat d'experts au sujet de la datation du groupe du Laocoon : est-il antérieur ou postérieur à la description de Virgile ? Lessing, qui ne l'a jamais vu, contrairement à Winckelmann, son adversaire résidant à Rome, raisonne en philologue et non en antiquaire : c'est lui cependant qui établit que le Laocoon est postérieur au texte de Virgile, la poésie est la matrice des arts visuels. Dès les premières lignes du Laocoon, Lessing, en représentant parfait des Lumières, et presque en phénoménologue, établit l'amateur, le *Liebhaber*, comme un meilleur juge des œuvres d'art que le théoricien et le critique[34]. « Le premier qui compara peinture et poésie fut un homme d'une grande finesse de goût qui sentait que ces deux arts produisaient en lui un même effet. Il voyait l'un et l'autre nous montrer comme présentes des choses absentes, nous donner l'apparence pour la réalité ; tous deux enfin nous plaisent en nous trompant. » Il me semble que Vax avait été comme happé par ces lignes de Lessing sur la faculté des deux arts de « nous montrer comme présentes des choses absentes. » Et donc je m'autorise à voir là une connexion avec toute l'énergie, la science et la prudence qu'il a mises à philosopher sur « des contes à dormir debout ». C'était comme si le petit paysan de la vallée de la Seille avait entrepris de compléter sur ce point les préoccupations de l'Aufklärung.

Bien des années après avoir assisté à un cours auquel je certifie que nous n'avions rien compris parce qu'il manquait absolument de pédagogie, j'ai été en mesure de supposer que Vax, avec ce monument de l'esthétique allemande, voulait étudier le fonctionnement de l'imagination, sans aller jusqu'à comparer l'imagination dans la poésie et dans les arts plastiques, lui qui n'accordait

visiblement pas de place aux seconds dans ses enquêtes. De même, il est resté insensible au cinéma, à la bande dessinée, pourtant des réservoirs extraordinaires de magie fantastique. Sa vie durant, Louis Vax n'a jamais cessé d'explorer *La Philosophie au pays des spectres*, titre d'un volume d'inédits et d'introuvables publié en 2002 grâce aux Archives Poincaré, dans lequel se trouvent de véritables pépites, avec des qualités et des défauts toutefois. Dans son grand âge, il aimait encore amener dans la conversation, toujours d'une manière plaisante, certains protagonistes des contes populaires germaniques, du roman gothique anglais, de l'occultisme et de la démonologie qu'il avait longuement fréquentés naguère. Cette familiarité avec une multitude d'êtres et de situations imaginaires de la tradition orale et écrite occidentale était sympathique et dénotait une grande érudition. Ce que l'on pourrait lui reprocher toutefois, c'est d'être restée fermé à d'autres civilisations que celles de l'univers anglo-saxon, germanique et scandinave. L'Orient, l'Extrême-Orient, l'Afrique, les mondes méditerranéens et amérindiens ne l'avaient apparemment pas intéressé. D'un autre côté, il faut remarquer son affinité avec certains aspects de la pensée allemande, qui se révèlent dans la langue même. Par exemple, dans le domaine des sciences de la nature, l'allemand distingue d'un côté la *Naturkunde*, *Naturforschung*, ou *Naturgeschichte*, des mots qui mettent l'accent sur la collecte de savoirs polymorphes, et d'un autre côté la *Naturwissenschaft*, la science basée sur les méthodes expérimentales et l'information quantitative. La pensée de Vax était pour ainsi dire de plain-pied avec le mode de conceptualisation de la langue allemande. Aussi son intérêt pour le fantastique est-il en consonance directe avec la *Gespensterkunde*, la « connaissance des choses » occultes, paranormales, etc., une recherche qui capte des informations dans de multiples directions mais ne recourt pas, et pour cause, à l'expérimentation.

Ses lectures immenses le portaient plus vers les folkloristes que vers les ethnologues et les anthropologues, à une époque pourtant où la collection « Terre humaine », fondée par Jean Malaurie, ouvrait au grand public les trésors mondiaux de la transmission orale et où Claude Lévi-Strauss élaborait une méthode nouvelle d'analyse de plusieurs centaines de mythes amérindiens dans ses *Mythologiques*. Vax n'ignorait probablement pas ces contemporains, mais il était resté en retrait, derrière des remparts bibliographiques dont les frères Grimm et leurs commentaires proliférants dans les années 1920 par le Berlinois Bolte et le slaviste tchèque Polivka étaient l'un des nombreux et inexpugnables bastions. Sa bibliothèque de travail, indistincte de lectures nombreuses et bigarrées, était impressionnante mais peu conforme aux habitudes de l'enquête bibliographique ; c'était celle d'un savant en autarcie, resté étranger aux bibliothèques institutionnelles. Vax était une intelligence assez farouchement indépendante, ce qui se marquait sur le plan pratique et

formel par son indifférence aux usages universitaires des notes de références, qui apparente parfois sa lecture à une aventure hasardeuse dans une demeure hantée. Il ne s'inquiétait de comparer différentes éditions des ouvrages que pour prendre en défaut un compétiteur, dont il stigmatisait alors les erreurs sans indulgence. Il s'affranchissait aussi volontiers des règles de l'énoncé académique, l'annonce d'une méthodologie et la délimitation des sources.

Parmi ses ennemis, il y avait les épigones de Freud, les vulgarisateurs de la psychanalyse à l'égard de laquelle il était très réticent, méfiance qu'il partageait d'ailleurs avec Raymond Ruyer. Sa « critique de la profondeur » est sûrement à l'origine motivée par l'agacement devant l'apogée médiatique du structuralisme et l'ésotérisme revendiqué des avant-gardes littéraires. La réplique qu'il avait déjà donnée et continua d'opposer à des courants dont il se moque comme de modes éphémères se trouve dans l'étude philosophique des objets les plus inattendus et fuyants, les démons, les fantômes, les revenants, les succubes, les vampires, les doubles et toute leur inquiétante cohorte. Je vois un paradoxe dans son désintéressement envers l'histoire, alors que ses objets d'étude auraient dû sans cesse le ramener à des données historiques. Jeune étudiante, j'ai ressenti vivement et avec frustration cette disposition anhistorique. Mais il faudrait attendre encore bien des années, jusqu'en 1980, pour que des phénomènes paranormaux soient envisagés par Carlo Ginzburg dans une perspective à la fois philosophique et résolument micro-historique[35].

Désireux par choix et par tempérament de rester à l'écart des chapelles idéologiques dont le rôle dans l'animation de la vie intellectuelle était si important dans les décennies 1960-1980, il ne pouvait cependant éviter de se retrouver en communauté d'idées avec les uns ou les autres, et par exemple avec le psychiatre très controversé Pierre Debray-Ritzen. Il y avait dans ses attitudes d'esprit une propension à la provocation, à la dérision voire au sarcasme. Sa pente était celle d'un savant rigoureux, mais aussi d'un paysan matois. Son humour n'est pas toujours délicat, il s'alimente volontiers à un gros bon sens, à la misogynie, à l'intolérance, au manque d'ouverture. Il n'est plus possible aujourd'hui d'admettre dans une publication scientifique des assertions comme celle-ci : « On ne discute pas avec les médiocres. » Sa fréquentation coutumière des monstres avait-elle pu ne pas déteindre sur son caractère ? Confusément, c'est ce que ses étudiants se demandaient parfois. Je me demande si nous ne le craignions pas obscurément.

À lire les très longs articles restés inédits qu'il nous a laissés, impubliables à cause de leur longueur et qui s'apparentent plutôt à des chapitres d'ouvrages, on est frappé par l'accent de confidence qui y affleure parfois. Je relève par exemple un curieux commentaire du thème du Jour des Morts et du retour des âmes

des morts dans les *Cahiers* de Barrès[36], dont Vax cite de très longs passages et dans lequel il se révèle curieusement barrésien. C'est qu'il a été profondément touché par l'expression barrésienne de la tristesse des paysages et des villages lorrains les plus désolés, une mélancolie qui est « une source d'énergie », écrit-il. Aussi récuse-t-il l'accusation d'esthétisme dont Barrès a souvent été accablé. Et il conclut en anthropomorphisant cette pauvre campagne qui avait été le décor de son enfance endeuillée : « Si nous ne sommes plus capables de le percevoir, c'est parce que nos yeux sont aveugles aux traits de son visage et nos oreilles sourdes aux accents de sa voix[37]. » Ainsi, l'allégorie, pour lui, n'était pas autre chose que la personnification concrète de son pays natal, une figure dotée d'un visage et de parole. Le pays natal revient souvent dans ses écrits, et aussi la confidence intime. Par exemple, dans un article sur les eaux maléfiques, il s'arrête à des souvenirs de rivières en crue, sources, trous d'eau et ponts près de son village, Goin. Il le conclut en posant la question qui revient sans cesse dans ses travaux : pourquoi la littérature fantastique, qui agite en nous les émotions de la peur, nous cause-t-elle du plaisir ? Il ne donne pas de réponse. À aucun moment il n'a admis que le fantastique pouvait, comme la tragédie, servir à quelque chose de fondamentalement politique, comme l'envisage la catharsis aristotélicienne. Dans cet article, il termine par une phrase pudique, mystérieuse et déchirante : « Préfère qui voudra aux rivières, aux puits et aux marécages hantés, les eaux inexorables et lentes de la mélancolie, et leur murmure désespéré[38]. » Et pour faire bonne mesure, je citerai ce mot du même article, qui évoque « une vieille dame [après une inondation à Goin], qu'on avait cru emportée par les eaux, [et qui] fut retrouvée vivante juchée sur une armoire. » Tout le personnage est dans ce mélange un peu furibond de mélancolie désespérée et d'humour.

Il manque à notre exposé une troisième partie, la plus difficile. Quel était pour Vax l'axe entre les deux pôles de ses travaux, la logique et le fantastique ? Peut-être les limites de l'empirisme, qui sont objectivement fixées par le danger toujours présent de l'hallucination.

Notes

[1] Cf. Vax, 1967, p. 202.

[2] Note de Paulette Choné du 17 février 2020, et Jacques Carbou, 2020, p. 430.

[3] Cf. Vax, s.d (2), p. 135.

[4] Vax, s.d. (1), p. 14-15.

[5] Vax, s.d. (1), p. 14-15.

[6] Grandjonc, 2004, note manuscrite de L.V. sous le titre.

[7] Nous remercions Manuel Rebuschi pour ce témoignage de son grand-père Mario Rebuschi (« Marat »), un des trois camarades de Louis dont on ignore le nom au maquis.

[8] Vax, s.d. (2), p. 131.

[9] *Ibid.*, p. 131-132.

[10] *Ibid.*, p. 133.

[11] Denis, 1997, p. 93, note manuscrite ajoutée à la dernière page.

[12] Vax, s.d. (2), p. 135.

[13] *Ibid.*, p. 133.

[14] Vax, 1990, p. 1.

[15] Vax, 1995, p. 3.

[16] Vax, 2012.

[17] Vax, 1987, p. 1.

[18] Vax, 1995, p. 21 ; Vax, 1987, p. 3 ; Vax, 1992, p. 13.

[19] Vax, 1965, p. 2.

[20] Vax, 2004, p. 2.

[21] Vax, 1990, p. 3.

[22] Vax, 1995, p. 2.

[23] Vax, 2012.

[24] Vax, 1967, p. 8. C'est à cette époque que Louis a rencontré Sir Alfred Ayer, « un petit homme sec » au cinquième congrès des associations des sociétés de philosophie de langue française à Strasbourg (Vax, 1967a, appendice 1, p. 1).

[25] Vax, 1967, p. 202.

[26] Vax, 1967, p. 203.

[27] Vax, 1967, p. 7.

[28] Vax, 1985, p. 16.

[29] Vax, 1970, p. 86-119.

[30] PUF, 1965.

[31] PUF, 1960.

[32] *Annales de l'Est*, 1967.

[33] Décultot Élisabeth, « Le Laocoon de Gotthold Ephraim Lessing. De l'imagination comme fondement d'une nouvelle méthode critique », *Les Études philosophiques*, 2003/2 (n°65), p. 197-212. URL : https://www.cairn.info/revue-les-etudes-philosophiques-2003-2-page-197.htm

[34] Lessing, *Laocoon*, Paris, Hermann, 1964, p. 49.

[35] *Les Batailles nocturnes : sorcellerie et rituels agraires en Frioul, XVIe-XVIIe siècle*, Paris, Verdier, 1980.

[36] Vax Louis, *Les philosophes au pays des spectres et autres essais*, Université Nancy II, Institut de Philosophie - Archives Henri-Poincaré, 2002, p. 225.

[37] *Ibid.*, p. 236.

[38] Mélanges Frécaut.

Références

[Carbou, Jacques, 2020, « Louis Vax (1924-2020) », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 145, 429-430.

Décultot Élisabeth, 2003, « Le Laocoon de Gotthold Ephraim Lessing. De l'imagination comme fondement d'une nouvelle méthode critique », *Les Études philosophiques*, 2003/2 (n°65), p. 197-212. URL: https://www.cairn.info/revue-les-etudes-philosophiques-2003-2-page-197.htm

Denis, Pierre, 1997, *La libération de la Moselle, 1944-1945*, Metz, Editions Serpenoise.

Grandjonc, Monique, 2004, « Le temps d'apprendre à vivre, 1939-1945. Une école normale alsacienne réfugiée en zone libre », Paris/Budapest/Torino, L'Harmattan.

Ginzburg, Carlo, 1980, *Les Batailles nocturnes : sorcellerie et rituels agraires en Frioul, XVIe-XVIIe siècle*, Paris, Verdier.

Lessing, 1964, *Laocoon*, Paris, Hermann.

Vax, Louis,

1960, *L'art et la littérature fantastiques*, Paris, PUF.

1965, *La séduction de l'étrange. Étude sur la littérature fantastique*, Paris, PUF.

1967, *Critique de la profondeur, Nancy, Annales de l'Est*, mémoire 33.

1967a, « Athéisme et religion selon l'empirisme logique », Centre Universitaire Européen, 1966-67, 10 avril 1967, MS, fonds « Vax », Archives Henri-Poincaré.

1970, *L'empirisme logique*, Paris, PUF.

1982, *Lexique logique*, Paris, PUF.

1987, « Hommage à Raymond Ruyer », Plainfaing, 24 juin 1987, MS, fonds « Vax », Archives Henri-Poincaré.

1990, « Über den Tiefsinn als aesthetisches Erlebnis und philosophischen Begriff. Bekenntnisse eines oberflächlichen Philosophen, nebst Ratschlägen für Anfänger— Der wissenschaftliche und der philosophische Tiefsinn", conférence Sarrebruck 21. Hornung (février), p. 1-41, MS, fonds « Vax », Archives Henri-Poincaré.

1992, « Allocution de Monsieur Louis Vax », in *Inauguration des Archives - Centre d'Études et de Recherche Henri-Poincaré*, Université Nancy II, 8 février 1992, p. 9-13.

1995, « Portait d'un philosophe », in L. Vax/J.-J. Wunenburger (éditeurs), *Raymond Ruyer, de la science à la théologie*, Paris, Kimé.

2002, *Les philosophes au pays des spectres et autres essais*, Université Nancy II, Institut de Philosophie/Archives Henri-Poincaré.

2004, « Sur le sentiment de la profondeur dans la philosophie de Ruyer », MS, fonds « Vax », Archives Henri-Poincaré.

2012, « Lettre à Madame la Vice-Présidente du conseil scientifique de l'Université de Lorraine, objet : éméritat ». MS, fonds « Vax », Archives Henri-Poincaré.

Vax, Louis/Lucas Anne, *Textes philosophiques allemands*, Paris, Armand Colin.

Manuscrits s.d. (fonds « Vax », Archives Henri-Poincaré)

Vax, Louis, s.d. (1), « 14 novembre 1940 - La grande expulsion des Mosellans Francophones ».

Vax, Louis, s.d. (2), « Au 8ème B.C.P. Sidi Brahim sans la gloire ».